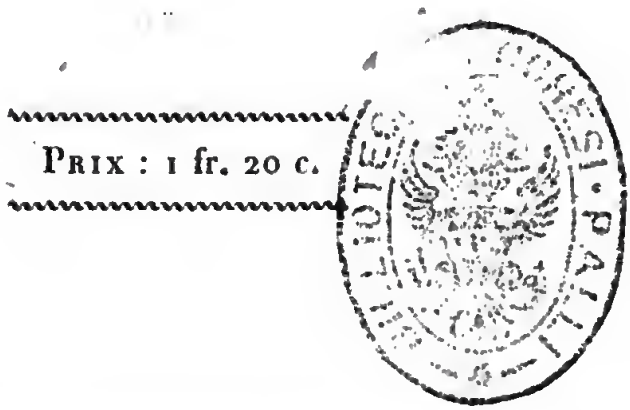
BRUIS ET PALAPRAT,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR M. ÉTIENNE,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre Français, par les Comédiens ordinaires de Sa Majesté l'Empereur et Roi, le 28 novembre 1807.



Prix : 1 fr. 20 c.

DE L'IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

A PARIS,

Chez Madame MASSON, Libraire, Éditeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Échelle, n° 10, au coin de celle Saint-Honoré.

1807.

72184

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BRUIS.	M. LAFOND.
PALAPRAT.	M. FLEURY.
LE DUC DE VENDOME, sous les habits d'un simple officier.	M. DAMAS.
GRAPIN, huissier.	M. BAPTISTE cadet.
Mlle DE BAUVAL, actrice de la Comédie Française.	Mlle MARS.
LA DOUCEUR.	
RECORS, *personnage muet.*	

La scène se passe à Paris, chez Bruis et Palaprat.

BRUIS ET PALAPRAT.

Le Théâtre représente une chambre très-simplement meublée, avec une porte au fond.

SCÈNE PREMIERE.

BRUIS, PALAPRAT.

PALAPRAT.

Eh bien! mon cher Bruis, te voilà confondu!

BRUIS.

C'en est fait, Palaprat, le bon goût est perdu;
Il faut briser sa plume, et gémir en silence;
Le Théâtre Français touche à sa décadence.

PALAPRAT.

Le Grondeur est tombé.... Qui l'auroit pu prévoir?

BRUIS.

Comme l'événement a trompé mon espoir!

PALAPRAT.

Et voilà les arrêts de messieurs du parterre!

BRUIS.

Travaillez donc long-temps, tracez un caractère;
Ayez un style vif, une franche gaieté;
Donnez à vos portraits un air de vérité,
Vous allez offusquer la bonne compagnie;
Vous avez mauvais ton, et votre ouvrage ennuie :
Mais offrez un tableau sans vie et sans couleurs,
Et couvrez-en le fond de roses et de fleurs;
Ne présentez, sur-tout, que d'aimables figures;
Que les formes en soient délicates et pures;
Prodiguez les grands mots et les beaux sentimens,
Vous êtes sûr alors des applaudissemens.
Tant il est vrai, mon cher, dans le siècle où nous sommes,
Que l'art de réussir est de flatter les hommes !

PALAPRAT.

Ah ! que c'est bien parler ! Moi, j'admire toujours
Comme, après une chute, on fait de beaux discours.
Le jour fatal passé, l'on raisonne à merveille.

BRUIS.

Il vaudroit beaucoup mieux qu'on raisonnât la veille.

PALAPRAT.

Eh mais, hier au soir, qu'es-tu donc devenu ?
Je t'ai cherché partout, et je ne t'ai pas vu.

BRUIS.

Je m'étois renfermé dans une loge obscure,
D'où je ne perdois pas le plus léger murmure,
Et jusques à la fin je n'en ai pas bougé.
Ah ! mon cher Palaprat, comme l'on est jugé !
Le spectacle fini, je m'esquive bien vîte;
Mais ne voilà-t-il pas qu'une femme maudite

M'apperçoit et s'écrie : « Adieu, monsieur Bruis. »
A l'instant je suis vu par trois cents étourdis;
On m'entoure, on me presse, on me siffle, on me hue;
On me siffloit encore au milieu de la rue.

PALAPRAT.

Ah ! c'est un peu trop fort manquer au droit des gens,
Et ces petits messieurs ne sont pas indulgens.
Je sais fort bien qu'à peine échappés du collége,
De siffler les auteurs ils ont le privilége;
Mais ce droit qu'à la porte on achète en entrant,
Boileau n'a jamais dit qu'on l'auroit en sortant.

BRUIS.

Du théâtre laissons la pénible carrière.

PALAPRAT.

J'avois choisi ma place au milieu du parterre.

BRUIS.

L'aurois-tu bien osé?

PALAPRAT.

Je m'y suis mis exprès,
Afin d'examiner les choses de plus près.
J'arrive; le bruit cesse, et chacun fait silence;
On donne le signal, et la pièce commence.
Nous sommes applaudis d'abord de tout côté;
Pendant le premier acte on étoit enchanté;
Il est de toi. Quel acte excellent! Il me semble
Que le second vaut moins; nous l'avons fait ensemble.
On n'a pas entendu le dernier jusqu'au bout;
Il est de ma façon, il ne vaut rien du tout.

BRUIS.

Cesse donc, Palaprat, un pareil badinage;
Nous avons tous les deux même part dans l'ouvrage;
Et si ce que j'ai fait a mieux été jugé,
Je l'attribue au sort qui m'a bien partagé.
L'acte qui m'est échu prêtoit plus au comique;
Il eût entre tes mains désarmé la critique.
Le tien n'offroit qu'un plan foible et sans liaison,
Un dénouement brusqué, presque pas d'action;
Et j'aurois employé tous mes soins à le faire,
Qu'il n'eût pas été mieux accueilli du parterre.

PALAPRAT.

Que je suis bien en droit d'accuser le destin!
De Toulouse à Paris j'entreprends le chemin;
Je m'élance à grands pas des bords de la Garonne,
Et je viens avec toi partager la couronne;
Mais pour le cher Grondeur, que d'efforts superflus!
Je viens, je cours, j'arrive, il n'étoit déjà plus!

BRUIS.

Il faut te consoler.

PALAPRAT.

Mon ami, je suis père.
Le Grondeur annonçoit un si bon caractère!

BRUIS.

Trouves-tu que l'ouvrage ait été bien joué?

PALAPRAT.

Horriblement, mon cher; les acteurs l'ont tué.
Raisin ne savoit pas un seul mot de son rôle;
Rosimont se trompoit presque à chaque parole.

BRUIS.

De la jeune Bauval tu dois être content.
Quel jeu fin, délicat ! C'est là du vrai talent !

PALAPRAT.

Elle a de la gaieté ; d'ailleurs elle est jolie.

BRUIS.

Son visage fripon respire la folie.

PALAPRAT.

Dix-huit ans, de la taille.....

BRUIS.

Un petit air malin.

PALAPRAT.

Avec d'aussi beaux yeux son succès est certain ;
Le parterre n'est pas un tribunal de sages,
Et la beauté souvent a ses premiers hommages.

BRUIS, *à part.*

Je ne lui dirai pas qu'elle vient à midi.

PALAPRAT, *à part.*

Il ne se doute pas que je l'attends ici.

BRUIS.

Elle a pour nous servir déployé tout son zèle.

PALAPRAT.

Ah ! si nous n'avions eu que des acteurs comme elle !

BRUIS.

Non. Tous les spectateurs étoient mal prévenus.

PALAPRAT.

Mais je ne t'ai pas dit ce qui nous a perdus.

Figure-toi qu'hier au milieu de l'orage,
Un homme à tour de bras applaudissoit l'ouvrage.
Bravo ! s'écrioit-il, bravo ! c'est excellent.
On avoit beau siffler, il trouvoit tout charmant.
Le murmures, le bruit, rien ne pouvoit l'abattre ;
Ses intrépides mains n'ont pas cessé de battre.
Ses voisins, étonnés de cet excès d'ardeur,
Ont crié qu'il avoit un billet de l'auteur.
« J'en ai deux, répond-il au milieu du désordre,
» Deux que l'auteur lui-même a signés à mon ordre.
» Les voilà, je les tiens, ils sont de cent écus;
» Depuis plus de six mois, messieurs, ils sont échus ;
» L'ouvrage de ce soir, voilà ma garantie ;
» Et si vous le sifflez, je vous prends à partie. »
A ces mots, le tumulte éclate de nouveau,
Et la pièce à la fin tombe avec le rideau.

BRUIS.

Le maudit usurier ! Ah ! voilà bien mon homme.
Cela n'est que trop vrai. Je lui dois cette somme ;
Comptant sur le Grondeur, j'avois imprudemment
Jusqu'après le succès ajourné le paiement.

PALAPRAT.

Si nous en avions eu quatre de cette espèce,
J'aurois bien répondu du succès de la pièce.
Nous serions aujourd'hui tout couverts de lauriers ;
Aussi nous n'avons pas assez de créanciers !
Ne nous exposons plus à des chutes complettes ;
Pour avoir des succès, il faut avoir des dettes.

BRUIS.

Sur ce chapitre-là nous sommes assez bien.

PALAPRAT.

Oui, nous devons beaucoup, et ne possédons rien.

BRUIS.

Tu plaisantes; mais moi je ne suis pas tranquille:
Je n'ose vraiment pas me montrer dans la ville,
Et je viens de fermer la porte à double tour,
Afin de ne pas être assailli tout le jour.

PALAPRAT.

S'il nous vient des amis, leur ferons-nous l'injure....

BRUIS.

A la porte, mon cher, j'ai fait cette ouverture;
Et quand on a frappé, c'est de là que je voi
Si je dois recevoir, ou n'être pas chez moi.
(*On frappe.*)
Ne bouge pas.... Silence.... Attends que j'examine.
Paix.... C'est un militaire; il a fort bonne mine.

PALAPRAT.

Tu ne le connois pas?

BRUIS.

Je ne l'ai jamais vu.

PALAPRAT, *regardant à la porte.*

Ouvre, je sais qui c'est.

SCENE II.

LES MÊMES, LE DUC DE VENDOME *sous les habits d'un simple officier.*

PALAPRAT, *lui prenant la main.*

SOYEZ le bien venu.
Quoi! de si grand matin vous me rendez visite?

LE DUC.

Jamais un tel devoir n'est acquitté trop vîte.

PALAPRAT, *à Bruis.*

C'est mon intime ami, mon brave compagnon.

BRUIS, *à Palaprat.*

Comment s'appelle-t-il ?

PALAPRAT.

Je ne sais pas son nom.

LE DUC, *à part.*

Ne nous trahissons pas.

PALAPRAT.

Il arrive d'Espagne;
Sous le duc de Vendôme il a fait la campagne.

LE DUC.

(*A part*).

Je ne suis pas connu, tant mieux. Sans vanité
Il n'a jamais rien fait qu'il ne m'ait consulté.

PALAPRAT.

Fort bien, mon cher ami.

LE DUC.

Que ce titre me flatte

PALAPRAT.

C'est d'hier seulement que notre amitié date.
A dix heures du soir j'arrive à Montargis;
C'étoit précisément la fête du pays.
Aussi les étrangers affluoient dans la ville,
Et j'eus beaucoup de peine à trouver un asile.
A peine sur la table on servoit le souper,
Qu'à ma porte j'entends quelqu'un qui vient frapper.
J'ouvre, c'étoit monsieur. « Ne trouvant plus de place,

» J'ose vous demander, me dit-il, une grace :
» Je meurs de faim, de soif; sans façon permettez
» Que je vienne me mettre à table à vos côtés. »
Un ton si franc me plaît; j'accepte la partie;
Mon convive me tient fidèle compagnie,
Nous faisons connoissance avec le verre en main,
Et nous sommes amis du soir au lendemain.

LE DUC.

Enfin, pour terminer cette aimable aventure,
Le lendemain monsieur monte dans ma voiture.
A son air un peu fou je vois qu'il est auteur.
J'apprends que le soir même il donne le Grondeur.
Un poète, un soldat font bientôt connoissance;
Il est entr'eux d'ailleurs certaine ressemblance;
Tous deux cherchent la gloire, et le même laurier
Ceint le front du poète et le front du guerrier.
Il faut enfin quitter si bonne compagnie;
Je reconduis monsieur jusqu'à la comédie;
Nous nous disons adieu. Pourtant je lui promets
Que je viendrai le soir au Théâtre Français.
J'ai tenu ma parole; et, messieurs, je m'empresse
De vous féliciter du succès de la pièce.

PALAPRAT.

Diable! si vous prenez cela pour un succès,
Vous êtes indulgent.

LE DUC.

Bah! deux ou trois sifflets.

PALAPRAT.

Prenez-garde, monsieur, vous rouvrez mes blessures.

LE DUC.

Quoi! vous vous affectez pour de légers murmures!

C'est ici-bas le sort de tout homme d'esprit ;
L'ignorance le siffle, et le goût l'applaudit.
Vous avez avec art peint votre personnage.
Oui, messieurs, le Grondeur est un fort bon ouvrage ;
Et malgré les sifflets, moi j'y mets plus de prix
Qu'à tel autre, où l'on voit accourir tout Paris.

PALAPRAT, *à Bruis.*

Cet homme a l'esprit juste ; avec force il raisonne.

BRUIS.

Certain air de grandeur brille dans sa personne.

LE DUC.

Peut-être vous allez me trouver curieux ;
Mais comment faites-vous pour travailler à deux ?

BRUIS, *à Palaprat.*

En cela nous trouvons l'agréable et l'utile,
Le travail est plus doux, et semble plus facile.
On discute, on s'excite, et cette noble ardeur
Donne seule aux tableaux la vie et la couleur.
Que nous sommes heureux ! quel plaisir est le nôtre !
Souvent une saillie en fait éclore une autre ;
Un trait, un joli mot sont des trésors pour nous ;
Qui nous verroit alors nous prendroit pour deux fous.
Vous n'imaginez pas où va notre délire :
Nous nous applaudissons, nous éclatons de rire ;
Ainsi nous arrivons jusques au dénouement.
L'ouvrage est toujours gai, quand il est fait gaîment.
Avons-nous un succès, tous deux il nous transporte :
Avons-nous une chute, elle semble moins forte.
Telle est de l'amitié le pouvoir enchanteur :
Elle adoucit la peine et double le bonheur.

LE DUC.

Oh ! que cette union est aimable et touchante !

BRUIS.

Elle est rare sur-tout.

LE DUC, *à part.*

Leur amitié m'enchante !

Quoi ! vous vivez donc seuls ?

PALAPRAT.

C'est-là notre plaisir.

LE DUC.

Et vous n'avez personne ici pour vous servir ?

PALAPRAT.

Non, nous nous sommes faits là-dessus un système ;
On n'est jamais servi si bien que par soi-même.
J'ai chassé le valet que nous avions jadis ;
Il servoit à lui seul presqu'aussi mal que dix.
Nous vaquons tour-à-tour aux travaux du ménage ;
Nous faisons un dîner de même qu'un ouvrage.
Bruis est délicat, et même un peu friant :
Il y met le bon goût, moi j'y mets le piquant.
Sur tous les points, au reste, il dispose, il ordonne.
Bref, il fait le dîner, et moi je l'assaisonne.

LE DUC.

On doit être, messieurs, fort bien servi chez vous ?

PALAPRAT.

Seriez-vous curieux de dîner avec nous ?

LE DUC.

Pourquoi pas ?

BRUIS, *à Palaprat.*

Sans argent, as-tu perdu la tête ?

PALAPRAT, *à Bruis.*

(*Au Duc.*)

Laisse donc, je m'en charge. Un dîner de poète,
Comme vous le savez, est tant soit peu frugal;
Vous seriez mieux traité chez votre général;
Car je présume bien que sa table est la vôtre.

LE DUC.

Oui, vous avez raison, je n'en ai jamais d'autre.

PALAPRAT.

Il y reçoit, dit-on, nombre de beaux esprits.

LE DUC.

Chacun peut librement y dire son avis.

PALAPRAT.

Le duc est connoisseur.

LE DUC.

Non. Il aime à s'instruire.

PALAPRAT.

Pour Dieu! dites-lui donc de ne jamais écrire;
J'ai vu de lui des vers détestables.

LE DUC, *à part.*

Bravo!
Voilà ce que l'on gagne avec l'incognito.

BRUIS.

Et qu'a-t-il donc besoin d'une gloire nouvelle?
Peut-on, je le demande, être plus infidèle?
Bellone, tous les jours, le comble de faveurs,
Et monsieur veut encore être amant des neuf Sœurs.

PALAPRAT.

Il se trompe, s'il croit arriver au Parnasse

Aussi facilement qu'il enlève une place.

BRUIS.

Voilà ce que devroient lui dire ses amis.

LE DUC.

Il cessera d'écrire, il me l'a bien promis.

PALAPRAT.

Tant mieux pour lui.

LE DUC.

Messieurs, il faut que je vous quitte.

PALAPRAT.

Touchez-là.

BRUIS.

Nous irons vous faire une visite.

PALAPRAT.

Vous dînez avec nous?

LE DUC.

Oui; mais point de façon;
Voyez, de grace, en moi, l'ami de la maison.

SCENE III.

BRUIS, PALAPRAT.

PALAPRAT.

N'est-ce pas, mon ami, que cet homme est aimable?

BRUIS.

Sans doute il a trouvé notre pièce admirable?

PALAPRAT.

Non, vraiment. Il a l'air d'être de bonne foi.

BRUIS.

Des éloges pareils ont peu de prix pour moi.
Il vit avec les grands, leur plaire est son étude:
Il nous aura, mon cher, flattés par habitude.
Mais à dîner, comment veux-tu le recevoir?
Sans argent, sans crédit.

PALAPRAT.

(*A part.*) J'aurai soin d'y pourvoir.
Il se fait tard... Comment!... déjà midi!... Je tremble!...
Il ne faut pourtant pas qu'elle nous trouve ensemble.

BRUIS, *à part.*

Elle ne peut tarder; je n'ai plus qu'un moment;
Renvoyons Palaprat le plus adroitement.....

PALAPRAT, *à part.*

Bruis ne peut rester; je cherche dans ma tête
Pour le faire sortir quelque prétexte honnête.

BRUIS.

La journée est superbe. Il fait un bien beau temps.

PALAPRAT.

Oui, l'air plus doux, plus pur annonce le printemps.

BRUIS.

Je vois que tu vas faire un tour de promenade.

PALAPRAT.

Je le voudrois en vain.

BRUIS.

Pourquoi?

PALAPRAT.

Je suis malade.

BRUIS.

Ah ! mon Dieu !

PALAPRAT, *s'asseyant.*

Jusqu'au soir je vais rester ici ;
Tu peux aller courir, si tu veux, mon ami.
Je ne me sens pas bien.

BRUIS.

Tais-toi donc ; je t'assure
Que l'air de la santé brille sur ta figure.

PALAPRAT.

Mon visage est trompeur, je souffre.

BRUIS.

Ce n'est rien.
Il faut sortir un peu ; l'air te fera du bien.

PALAPRAT.

Je crains de m'exposer ; je suis d'une foiblesse.
D'ailleurs ne va-t-on pas répéter notre pièce ?
Tu sais bien, mon ami, qu'il faut la corriger.

BRUIS.

Eh ! quoi de ce travail voudrais-tu me charger ?

PALAPRAT.

Oui, sans doute, au Théâtre il faut vîte te rendre :
Jamais auteur tombé ne doit se faire attendre.

BRUIS.

Vous ne vous gênez pas, et c'est fort bien agir.
A moi toute la peine, à vous tout le plaisir.
Oubliez-vous que j'ai, pendant votre voyage,
Plus de deux mois entiers fait répéter l'ouvrage ;
Qu'il m'a fallu vaquer seul à tous les travaux,
Confondre les jaloux, écarter les rivaux,
Chaque jour me soumettre à de nouveaux caprices,
Contenter les acteurs, accorder les actrices ;
Et vous voulez encor faire le paresseux !

Ah ! c'est être vraiment d'un égoïsme affreux.

(*Il s'assied.*)

PALAPRAT.

Ne vas pas te fâcher, mon cher Bruis : écoute.....

BRUIS.

Ne me répondez pas, et mettez-vous en route.

PALAPRAT.

Je suis si fatigué, je ne puis faire un pas.

BRUIS.

Il l'a mis dans sa tête ; il ne s'en ira pas.

PALAPRAT.

Quelle obstination ridicule et cruelle!

BRUIS, *courant à la porte.*

N'entends-je pas du bruit. Oh Dieu si c'étoit elle?

PALAPRAT, *se levant.*

Puisqu'il en est ainsi, disons-lui sans façon
Le motif qui me fait rester à la maison.
Quand il va le savoir, il s'en ira, je pense.

(*Haut.*)

Je veux à mon ami faire une confidence.
Je desire être seul.

BRUIS.

Je le desire aussi.

PALAPRAT.

Faut-il te parler net, j'attends quelqu'un ici.

BRUIS.

Et moi de même ....

PALAPRAT.

O ciel !.... Mais, est-ce une personne?....

BRUIS.

Oui.

PALAPRAT.

Vraiment?

BRUIS.

En honneur.

PALAPRAT.

Oh ! la rencontre est bonne.
Comment à la même heure ?

BRUIS.

Oh Dieu que ferons-nous !

PALAPRAT.

Il faut bien qu'un des deux manque à son rendez-vous.

BRUIS.

La chose promptement doit être décidée.

PALAPRAT.

Mon cher Bruis, écoute ; il me vient une idée :
Nous pouvons, si tu veux, faire un arrangement.

BRUIS.

Voyons.

PALAPRAT.

Me promets-tu de partir à l'instant,
Si celle que j'attends arrive la première ?

BRUIS.

Oui, je te le promets ; mais dans le cas contraire
Tu me cèdes la place ?

PALAPRAT.

Ah ! sans difficulté.

BRUIS.

Nous voilà bien d'accord.

PALAPRAT.

Oui, oui ; c'est arrêté.

(On frappe.)

BRUIS.

(Il regarde.)

On a frappé. C'est elle ! Oh ! ma joie est extrême.
Allons, sors, mon ami.

PALAPRAT, *regardant.*

Comment donc, sors toi-même.
Tu plaisantes, sans doute?

BRUIS.

Allons, dépêche-toi.

PALAPRAT.

Vas-t-en : peut-on avoir si peu de bonne foi !
(*Il ouvre la porte.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, Mlle DE BEAUVAL.

Mlle DE BEAUVAL.

Vous voyez, mes amis, que je tiens ma parole;
Il faut bien qu'aujourd'hui l'amitié vous console.

BRUIS.

Ah ! Madame.... (*à part.*) A tous deux auroit elle promis?

PALAPRAT.

Enchanté.... (*à part.*) Quel malheur d'avoir là ce Bruis!

BRUIS, *à Palaprat.*

Quoi ! c'est donc la personne?...

PALAPRAT, *à Bruis.*

Eh ! mon Dieu oui, c'est elle.

Mlle DE BEAUVAL.

Je viens vous apporter la meilleure nouvelle :
Ne vous affligez plus; courage, mes amis,
La chute du Grondeur indigne tout Paris.
Au théâtre demain nous aurons affluence;
Vous allez obtenir la plus belle vengeance.
Eh bien ! qu'avez-vous donc? Vous semblez abattus;
Vous ne répondez pas?

BRUIS.

Oh, que je suis confus!

PALAPRAT.

Moi qui m'étois flatté.... L'ingrate! la cruelle!

BRUIS.

Elle est encor cent fois plus perfide que belle.

Mlle DE BEAUVAL.

A qui s'adressent donc ces propos doucereux?

PALAPRAT.

Nous sommes assez fous pour vous aimer tous deux.

Mlle DE BEAUVAL, *éclatant de rire.*

Quoi! vraiment vous m'aimez? Quelle plaisanterie!
Tous les deux à la fois! Permettez que j'en rie.
Vous voulez en amour être aussi de moitié:
C'est, vous en conviendrez, pousser loin l'amitié.
La paix du cœur, voilà ce qu'il faut pour écrire.
Je n'attends rien de bon d'un auteur qui soupire.

BRUIS.

Le précepte, Madame, a droit de nous charmer.
Quoi! parce qu'on écrit, il ne faut pas aimer?
Mais le galant Ovide et le joyeux Horace
Ne sont-ils pas montés au sommet du Parnasse?
Si Racine nous parle un langage enchanteur,
C'est que le vers toujours s'échappe de son cœur.
Vaucluse fut témoin et retentit encore
Des soupirs amoureux de Pétrarque et de Laure....
Eh, de quoi riez-vous? (*Elle éclate de rire.*)

Mlle DE BEAUVAL.

De ce ton langoureux.
Mon Dieu, que je le plains, le pauvre malheureux!

PALAPRAT.

Nous ne pouvions pas mieux placer notre tendresse.

Mlle DE BEAUVAL.

Je serai votre amie, et non votre maîtresse.
J'ai bien le temps, ma foi, de songer à l'amour,
Quand le chagrin m'accable et la nuit et le jour.
La douleur sur mes traits doit aisément se lire.

PALAPRAT.

Non. Depuis un instant vous n'avez fait que rire.

Mlle DE BEAUVAL.

Vous croyez. Vains efforts pour charmer mes ennuis.

BRUIS.

Oh ciel! qu'avez-vous donc?

Mlle DE BEAUVAL.

Des dettes, mes amis.

PALAPRAT.

Des dettes! Pour le coup, c'est de la sympathie.

Mlle DE BEAUVAL.

Voilà les tristes fruits de mon étourderie.
Quand je dois à quelqu'un, je promets de payer;
Mais je n'ai jamais rien promis sans l'oublier.

BRUIS.

Quoi! si vous promettiez une tendresse extrême....

Mlle DE BEAUVAL.

Mon Dieu, mon cher ami, je l'oublierois de même.

PALAPRAT.

Fort bien.

Mlle DE BEAUVAL.

Mon procureur loge dans la maison.

BRUIS.

Vous venez de le voir?

Mlle DE BEAUVAL.

Eh, oui! C'est la raison
Qui vous a ce matin procuré ma visite.

BRUIS.

Que vous conseille-t-il ?

Mlle DE BEAUVAL.

De payer au plus vîte.
Messieurs mes créanciers vont être bien contens :
Je me défais pour eux de tous mes diamans ;
Celui que vous voyez est le seul qui me reste.

PALAPRAT.

Quelque gage d'amour ?

Mlle DE BEAUVAL.

Oh, non ! Je vous proteste,
Je le tiens d'un héros fameux par ses succès,
De monsieur de Vendôme. Au Théâtre Français
Ayant eu le bonheur d'obtenir son suffrage,
J'en reçus de sa main cet honorable gage.

PALAPRAT.

Mais un de ses amis vient dîner avec nous :
Soyez des nôtres.

Mlle DE BEAUVAL.

Moi !

PALAPRAT.

Me le promettez-vous ?

BRUIS, *à Palaprat.*

Et des fonds ?

PALAPRAT, *à Bruis.*

Pour un rien tu te laisses abattre :
Mais quand on a pour trois, on a toujours pour quatre.

BRUIS.

Oui, quand on a pour trois.

Mlle DE BEAUVAL.

J'accepte sans façon :
Je verrai ce que c'est qu'un dîner de garçon.

Mais au devoir jamais le plaisir ne doit nuire ;
Au théâtre un de vous va vîte me conduire.
Il faut que le Grondeur reparoisse demain.
Allons, mon cher Bruis, donnez-moi votre main.

BRUIS.

Le théâtre à mes yeux a perdu tous ses charmes.

Mlle DE BEAUVAL.

Eh, quoi, pour un revers vous poseriez les armes!
Allons, ranimez-vous, foible et timide auteur ;
Songez donc que la scène est votre champ d'honneur.
Mais n'admirez-vous pas à quel point je suis bonne?
Je viens vous consoler.... moi qui plus que personne....
Partons, mon cher ami.

BRUIS.

Je vais suivre vos pas.

PALAPRAT.

Et moi, je reste ici pour soigner le repas.
N'allez pas nous manquer.

Mlle DE BEAUVAL.

Ah! pouvez-vous le croire?
Quoique je sois sujette à perdre la mémoire,
Et que parfois je manque à ce que j'ai promis,
Il ne m'arrive pas d'oublier mes amis.

SCÈNE V.

PALAPRAT, *seul.*

Non, jamais je n'ai vu de femme plus aimable :
Ne perdons pas de temps ; mettons vîte la table.
Il faut quatre couverts, oui ; mais ce n'est pas tout,
Et malheureusement je ne suis pas au bout.
Mon voyage à Bordeaux m'a laissé sans ressource :

C'est un vaste désert que le fond de ma bourse.
Semblable à Patelin, je manque de crédit :
Trouverai-je un dîner comme il trouve un habit?
Le fond de cette pièce est vraiment très-comique ;
Et, comme dit fort bien un excellent critique,
Ce sujet retouché feroit encor plaisir :
C'est un ancien tableau qu'on pourroit rajeunir.
Je veux avec Bruis refaire cet ouvrage....
Ce Patelin, seroit un plaisant personnage.

SCÈNE VI.

PALAPRAT, GRAPIN *paroissant dans le fond.*

GRAPIN.

Voici bien la maison....

PALAPRAT.

Il me semble vraiment
Que je le vois en scène.

GRAPIN, *toujours dans le fond.*

Ah, c'est lui justement!

PALAPRAT.

Mais, pour bien exprimer son doucereux langage,
Où trouver un acteur dont l'air et le visage....?

GRAPIN, *à part.*

Procédons sans retard.

PALAPRAT.

Il faut avoir l'œil fin,
Le ton doux et modeste, avec l'air d'un coquin.

GRAPIN, *saluant.*

C'est moi, Monsieur, qui viens. Ah, c'est, je vous le jure,
Avec bien du regret!...

PALAPRAT.

Oh, la bonne figure!
Voilà ce qu'il me faut; je l'ai trouvé.

GRAPIN.

Comment?

PALAPRAT.

La tournure est parfaite, et le masque excellent.

GRAPIN.

Monsieur, je suis connu pour être un honnête homme.

PALAPRAT.

Fort bien.

GRAPIN.

Mais n'est-ce pas Bruis que l'on vous nomme?

PALAPRAT.

Que voulez-vous de lui? Parlez.

GRAPIN.

Ce que je veux!
Hélas, mon cher Monsieur, je suis bien malheureux!

PALAPRAT.

Puis-je vous être utile?

GRAPIN.

Il faut qu'il n'ait point d'ame,
Le traître, le méchant, le corsaire, l'infâme!

PALAPRAT.

De qui parlez-vous donc?

GRAPIN.

De votre créancier.

PALAPRAT.

Ah, mon Dieu! seriez-vous....?

GRAPIN.

J'ai l'honneur d'être huissier.

PALAPRAT.

Ciel !

GRAPIN.

Il a contre vous fait rendre une sentence ;
Mais c'est à moi qu'il fait une sensible offense.
Croiriez-vous bien, Monsieur, que le double fripon
Me fait venir ici pour vous mettre en prison.

PALAPRAT.

En prison !

GRAPIN, *les larmes aux yeux.*

Je n'ai pas la force de poursuivre.

PALAPRAT.

C'en est assez, Monsieur, je suis prêt à vous suivre.
C'est moi qui suis Bruis. (*A part.*) Digne et sensible ami,
Oh ! que je suis heureux de n'être pas sorti !
(*Haut.*)
Je n'attends qu'une grace et j'y serai sensible,
C'est que vous m'emmeniez le plus vîte possible.

GRAPIN.

Ah ! Monsieur, je ferai tout pour vous obliger.

PALAPRAT, *allant ouvrir un secrétaire.*

Permettez, cependant, qu'avant de déloger.....

GRAPIN.

Oui, vous avez raison, votre idée est fort bonne,
J'ai soin d'en avertir tous ceux que j'emprisonne.
Songez qu'au poids de l'or il faudra tout payer ;
Que prenez-vous donc là ?

PALAPRAT.

Des plumes, du papier ?
J'en aurai grand besoin ; le travail et l'étude
De pauvres prisonniers charment la solitude.

GRAPIN.

Mon Dieu ! que je vous plains !

PALAPRAT.

Moi, je me trouve heureux.

GRAPIN.

Vous plaisantez.

PALAPRAT.

D'abord, je suis très-paresseux.
Je vais à travailler passer ma vie entière;
Je n'aurai désormais rien autre chose à faire :
Mais j'attends des plaisirs qu'on n'a guère à Paris;
Ceux qui viendront me voir seront mes vrais amis.
Pour éviter des sots l'ennuyeuse cohorte,
Je n'aurai pas besoin de défendre ma porte.
Je n'ai point à rougir d'un semblable revers,
Et je conserverai ma gaîté dans les fers.

GRAPIN.

Allons, soyez heureux.

PALAPRAT.

Emmenez-moi donc vîte.

GRAPIN.

J'ai laissé sur la porte un homme de ma suite.
Vous en serez conteut; c'est un charmant garçon,
Emprisonnant son monde avec le meilleur ton.
Moi j'ai des procédés, je suis sensible, honnête;
Aussi je suis aimé de tous ceux que j'arrête.

PALAPRAT.

Très-enchanté, Monsieur, d'être de vos amis.

GRAPIN.

Vous ne l'ignorez pas, vos meubles sont saisis,
Et je vais sans retard en dresser l'inventaire.

PALAPRAT.

Il ne sera ni long, ni difficile à faire.

GRAPIN.

Comment c'est là, monsieur, tout votre mobilier !

(*Il appelle.*)

La Douceur !

PALAPRAT.

Est-ce là l'aimable cavalier
Que vous avez chargé du soin de me conduire ?

GRAPIN.

Lui-même. A vos amis n'avez-vous rien à dire ?
Disposez de mon zèle. Il ne faut qu'ordonner.

PALAPRAT.

Pardonnez-moi, j'attends des amis à dîner ;
Veuillez bien m'excuser auprès d'eux, je vous prie.

GRAPIN.

Mais ne pourrois-je pas leur tenir compagnie ?

PALAPRAT.

Sans doute ; vous allez me tirer d'embarras,
Vous ferez les honneurs et les frais du repas.

(*Il sort avec La Douceur.*)

SCÈNE VII.

GRAPIN, *seul.*

VRAIMENT, monsieur Bruis, vous ne vous gênez guère ;
Ah ! vous parlez de frais, moi je vais vous en faire.
Mais je n'paperçois pas un seul objet de prix :
Des livres sans dorure avec des manuscrits ;
Plus, le buste de Plaute et celui de Térence,
Tout cela ne vaut pas le quart de la créance.
Ah ! les pauvres auteurs, ils ont ma foi bien tort
De tant se tourmenter pour vivre après leur mort !

Ils sont toujours en butte à la haine, à l'envie :
Je ne voudrois pas être un homme de génie.

(*Il s'assied.*)

SCÈNE VIII.

GRAPIN, BRUIS.

BRUIS, *à part.*

Ciel! que vois-je?

GRAPIN.

Ecrivons notre procès-verbal.
Nous, Ignace Grapin.

BRUIS, *à part.*

Grapin! quel nom fatal!

GRAPIN.

Nous étant audit lieu rendus avec main-forte....

BRUIS, *à part.*

Palaprat, je le vois, n'a pas fermé la porte.
Voilà mon étourdi. Mais je l'accuse en vain;
Il faut me conformer à mon triste destin.

GRAPIN, *continuant d'écrire.*

Nous avons rencontré le sieur Bruis lui-même.

BRUIS.

Je suis pris.

GRAPIN.

Et l'avons, par un ordre suprême,
Fait conduire aussitôt dans la maison d'arrêt.

BRUIS.

Oui, Monsieur, c'est moi-même, et me voilà tout prêt;
Faites votre devoir.

GRAPIN.

Hein! que voulez-vous dire?

BRUIS.

Puisque je me soumets, cela doit vous suffire.

GRAPIN.

Mais je ne conçois pas....

BRUIS.

Marchez, et je vous suis.

GRAPIN.

J'entends, le pauvre auteur est un de vos amis,
Et vous avez dessein de lui faire visite.
Tâchez de l'obliger; vraiment il le mérite.

BRUIS.

Ah, Grand dieux! quel soupçon!

GRAPIN.

C'est un homme charmant:
On ne sauroit aller en prison plus gaiement.
D'autres en pareil cas auroient perdu la tête.
Il paroissoit joyeux comme en un jour de fête.

BRUIS, *à part.*

Il a fait arrêter Palaprat, je le voi,
Et mon meilleur ami se dévoueroit pour moi.
(*Haut.*)
Savez-vous bien, Monsieur, quelle erreur est la vôtre;
C'est moi qui suis Bruis.

GRAPIN.

En voici bien un autre.

BRUIS.

Oui, c'est contre moi seul que l'ordre fut porté;
Je réclame le droit que j'ai d'être arrêté.

GRAPIN.

Mais il m'a dit son nom: seroit-il votre frère?

BRUIS.

Monsieur, c'est mon ami.

GRAPIN.

Comment peut-il se faire ?

BRUIS.

M'ayant vu malheureux, il aura pris mon nom.

GRAPIN.

Bah ! C'est par amitié qu'il garde la prison.
Est-ce qu'on vit jamais un dévouement semblable ?

BRUIS.

On y croit aisément, quand on en est capable.

GRAPIN.

Eh, Monsieur, la prison n'est qu'à deux pas d'ici !

BRUIS.

C'en est assez ; je cours délivrer mon ami.
Il n'est point de verroux, de murs qui me retiennent :
Je veux porter moi seul des fers qui m'appartiennent.

(GRAPIN *se remet à écrire.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE DUC DE VENDOME.

BRUIS.

C'est vous, Monsieur, pardon, un objet important
Me force à vous quitter.

LE DUC.

Arrêtez un instant.

BRUIS, *sortant.*

Cela m'est impossible.

SCÈNE X.

LE DUC, GRAPIN.

LE DUC.

Il s'enfuit quand j'arrive.
(*Voyant* GRAPIN *qui écrit.*)
Mais quel est ce monsieur? C'est sans doute un convive.
Grands Dieux! il a bien l'air d'un misérable auteur.
Monsieur!

GRAPIN.

Plaît-il?

LE DUC.

Je suis votre humble serviteur.

GRAPIN.

Ne me dérangez pas; un moment, je vous prie.

LE DUC.

Je gage qu'il travaille à quelque comédie.

GRAPIN.

Je suis à vous; mon acte est bientôt terminé.

LE DUC.

C'est cela justement : j'avois bien deviné.
De vous troubler, Monsieur, que le ciel me préserve!
Vous êtes, je le vois, dans un moment de verve.

GRAPIN, *se levant.*

Monsieur, certainement.....

LE DUC.

Je crains, en vérité,
D'avoir fait un larcin à la postérité.

GRAPIN, *à part.*

Voilà, sur ma parole, un fou d'une autre espèce.

LE DUC.

Puis-je vous demander le titre de la pièce,
De quel genre est l'ouvrage? Il doit être amusant.

GRAPIN.

Ce que j'écris, Monsieur, n'est pas du tout plaisant,
Et n'a jamais fait rire.

LE DUC.

Alors, je vous devine.
Emule audacieux de Corneille et Racine,
Vous répandez la crainte et l'effroi dans les cœurs :
Vous avez, j'en suis sûr, fait couler bien des pleurs.

GRAPIN.

Des pleurs! Oui, j'en conviens; mais mon état l'exige.

LE DUC.

Vous chantez les exploits?

GRAPIN.

Eh, non! Je les rédige.
(*à part.*)
Pour qui donc me prend-il? J'ai peine à deviner.

LE DUC.

Nous lirez-vous, Monsieur, votre ouvrage à dîner?

GRAPIN.

Eh, mon Dieu, le voilà! Je n'en fais pas mystère :
Vous pouvez l'admirer.

LE DUC.

Que vois-je?

GRAPIN.

Un inventaire.

LE DUC.

Bruis est arrêté?

GRAPIN.

Cela s'est fait au mieux;
Car, au lieu d'un Bruis, il s'en est trouvé deux.

LE DUC, *à part.*

Dieux ! seroient-ils réduits à ce malheur extrême ?
(*A l'huissier.*)
L'affaire me regarde.

GRAPIN.

En seroit-ce un troisième ?

LE DUC.

Allez, courez, volez.... (*Il prend une plume.*)

GRAPIN.

Mais, Monsieur....

LE DUC.

Cet écrit
Répondra du paiement.... Voyez s'il vous suffit.

GRAPIN, *prenant le papier.*
(*Avec insolence.*)

Il est bien question d'écrit et de promesse.
(*Il se découvre.*)
Que vois-je ! Monseigneur, qu'ordonne votre altesse ?
Je ne me doutois pas....

LE DUC.

Vous m'avez entendu.
Aux arts, à l'amitié, que Bruis soit rendu.

GRAPIN.

Ah, quand ils connoîtront la main qui les oblige...!

LE DUC.

Non, ne me nommez pas.

GRAPIN.

Vous voulez....

LE DUC.

Je l'exige.

GRAPIN.

A Monseigneur, vraiment, je crains d'avoir déplu :
J'aurois été poli, si je l'avois connu.

Au reste, mon erreur étoit aussi la vôtre :
Son altesse d'abord m'avoit pris pour un autre.
Puisse mon repentir mériter ses bontés !
Monseigneur, que faut-il pour vous plaire ?

LE DUC,

Sortez.

SCÈNE XI.

LE DUC, *seul.*

Vers ces deux bons amis, c'est le ciel qui m'envoie :
A les sauver tous deux que j'éprouve de joie !
L'ivresse des succès, les lauriers du vainqueur
N'ont jamais eu d'attraits aussi doux pour mon cœur.
La victoire aux héros sans doute offre des charmes ;
Mais quel bonheur plus grand que d'essuyer des larmes !
Ces deux auteurs m'ont plu ; j'adoucirai leur sort.
Qui ne seroit touché d'un si parfait accord ?
Aplanissant pour eux le chemin de la gloire,
L'amitié les conduit au temple de Mémoire.
Mais voici Palaprat.

SCÈNE XII.

LE DUC, PALAPRAT.

LE DUC.

C'est vous, mon cher ami....
Vous êtes libre enfin.

PALAPRAT.

Je suis libre, hélas ! oui.

LE DUC.

Que je vous félicite !

PALAPRAT.

Ah ! plaignez-moi, de grace :
Si je suis délivré, Bruis est à ma place.
Il s'est fait reconnoître, et moi j'ai la douleur
D'être mis à la porte en passant pour menteur.

LE DUC.

C'est lui qu'on poursuivoit, et vous vous laissiez prendre !
Un si beau procédé....

PALAPRAT.

Ne doit pas vous surprendre.
D'un rien, en vérité, l'on s'étonne aujourd'hui !
Il auroit fait pour moi ce que j'ai fait pour lui.
Mais entre associés, c'est la règle ordinaire ;
On répond l'un pour l'autre, on devient solidaire.

LE DUC.

Ce noble dévoûment sera récompensé.

PALAPRAT.

Non, j'en veux à Bruis de m'avoir déplacé ;
Je le connois enclin à la mélancolie :
Le chagrin va bientôt empoisonner sa vie.

LE DUC.

Eh ! quoi, vous n'avez pas un ami généreux ?

PALAPRAT.

Nous en aurions demain, si nous étions heureux.

LE DUC, *à part.*

Qu'il tarde à revenir ! Je cours voir par moi-même.
(*Haut.*)
Votre accident me cause une douleur extrême.
Adieu....

PALAPRAT.

Quoi! vous partez?

LE DUC.

Ne perdez pas l'espoir.
Soyez sûr.... avant peu je reviendrai vous voir.

SCÈNE XIII.

PALAPRAT, *seul.*

Il s'en va. De mon sort inévitable suite,
L'aspect d'un malheureux met tout le monde en fuite!
A peine a-t-il paru touché de ma douleur.
Les braves cependant ont toujours un bon cœur.
Mais de sauver Bruis, n'est-il plus d'espérance?
Comment vais-je sans lui supporter l'existence?
Je ne goûterai plus ni bonheur ni repos;
Adieu tous nos plaisirs, adieu tous nos travaux:
Ce modeste séjour qu'embellissoit l'étude
N'offre plus qu'une sombre et triste solitude.

SCÈNE XIV.

Mlle DE BEAUVAL, PALAPRAT.

Mlle DE BEAUVAL, *accourant.*

Ah! mon cher Palaprat, Bruis.....

PALAPRAT.

Est arrêté!

Mlle DE BEAUVAL.

Il va dans un instant avoir sa liberté.

PALAPRAT.

Quoi ! le sort à ce point nous deviendroit propice !

Mlle DE BEAUVAL.

Tout ce que je possède est à votre service ;
Moi je réponds pour lui.

PALAPRAT.

Qui ! vous ?

Mlle DE BEAUVAL.

Moi.

PALAPRAT.

C'est fort bien.
Mais, d'après votre aveu, vous ne possédez rien ;
Et vous vous engagez pour les dettes des autres
Quand vous ne savez pas comment payer les vôtres !
Je ne souffrirai pas cet excès de bonté.

Mlle DE BEAUVAL.

Ce diamant, mon cher, ne m'est-il pas resté ?
Heureuse d'avoir pu le sauver du naufrage,
Pouvois-je le garder pour un meilleur usage ?

PALAPRAT.

Quoi ! vous sacrifieriez....

Mlle DE BEAUVAL.

Oh ! c'est de bien bon cœur.
Heureusement il a quatre fois la valeur
De ce que doit Bruis.

PALAPRAT.

O ciel ! comment vous dire ?

Mlle DE BEAUVAL.

Moi-même à l'usurier j'ai pris le soin d'écrire
Que sans faute il auroit son argent aujourd'hui.
Portez-lui ce brillant; je m'en rapporte à lui
Pour fixer l'excédant qu'il voudra me remettre.

PALAPRAT.

Cœur noble et généreux, pourrons-nous reconnoître....

Mlle DE BEAUVAL.

Mon Dieu! point de discours; délivrez votre ami,
Vous me remercîrez quand il sera sorti.

PALAPRAT.

Et vous ne voulez pas, cruelle, qu'on vous aime?

Mlle DE BEAUVAL.

Allez donc, Palaprat, ou bien je cours moi-même....
Mais quelqu'un vient, je crois. O Dieux, c'est un huissier!

PALAPRAT.

C'est justement celui de notre créancier.

Mlle DE BEAUVAL.

Puisse-t-il être au moins le dernier que je voie!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GRAPIN.

GRAPIN.

Ah! vous voilà, Monsieur; livrez-vous à la joie:
Je ne saurois parler, tant je suis enchanté!

PALAPRAT.

Eh bien, que fait Bruis?

GRAPIN.

Il est en liberté.

PALAPRAT.

Grands dieux, se pourroit-il!...

GRAPIN.

Sans doute, il doit me suivre.
Que vous devez bénir la main qui le délivre!

Mlle DE BEAUVAL, *à Palaprat.*

Vous voyez que ma lettre a fort bien réussi.

GRAPIN.

Quelqu'un de très-solide a répondu pour lui.

PALAPRAT, *à mlle de Beauval.*

C'est à votre bon cœur.

GRAPIN.

Ma foi, j'en suis fort aise.

PALAPRAT.

Quoi! sur un simple écrit le créancier s'apaise?

GRAPIN.

Cet écrit-là vaut mieux que de l'argent comptant.

Mlle DE BEAUVAL.

Hélas! si c'étoit vrai, que j'écrirais souvent!
N'en doutez pas, Monsieur, cette promesse est sûre.

GRAPIN.

Je n'en suis pas en peine; avec la signature
D'un pareil répondant, qui pourroit m'effrayer?
Je voudrois bien jamais n'avoir d'autre papier.

Mlle DE BEAUVAL.

Comment! j'ai du crédit; je ne m'en doutois guère.

PALAPRAT.

Vous êtes aujourd'hui notre ange tutélaire;

Des mains de l'amitié le bienfait est plus doux.
Que Bruis est heureux ! Il ne le doit qu'à vous.

GRAPIN.

Que disent-ils donc là ? Je ne saurois comprendre.

PALAPRAT.

Mais quelqu'un vient. O ciel ! c'est lui ; je crois l'entendre.

SCÈNE XVI *et dernière.*

LES MÊMES, LE DUC, BRUIS.

(*Le Duc se tient en arrière. Palaprat se jette dans les bras de Bruis.*)

BRUIS.

Mon ami.....

PALAPRAT.

Laisse-moi te presser sur mon cœur.

BRUIS.

Ah ! plutôt tombe aux pieds de mon libérateur.

PALAPRAT.

Apprends à qui tu dois cet important service.
Mon ami, tombe aux pieds de ta libératrice.

BRUIS.

Nous étions séparés ; lui seul nous réunit.

PALAPRAT, *serrant la main de m^lle de Beauval.*

Elle a pour te sauver employé son crédit.

BRUIS, *entraînant le Duc sur le devant du Théâtre.*

Généreux inconnu !

PALAPRAT.

Femme vraiment sensible !

Mlle DE BEAUVAL, *apercevant le Duc.*

C'est monsieur de Vendôme !

PALAPRAT ET BRUIS.

O ciel ! est-il possible ?

GRAPIN, *à Bruis.*

Eh ! sans doute ; c'est lui qui vous a délivré.

LE DUC.

Avec Madame, heureux de m'être rencontré.

Mlle DE BEAUVAL.

Oui, pour les obliger j'étois ici venue ;
Mais j'arrive trop tard : vous m'avez prévenue ;
Et d'ailleurs j'aurois pu suivre ma volonté,
Que Bruis vous devroit encor sa liberté.
Ce don que je reçus de votre bienveillance,
Devoit seul en ce jour payer sa délivrance.
Ce fut votre dessein de l'offrir au talent ;
Je ne pouvois pas mieux placer votre présent.

LE DUC.

Conservez-le, Madame ; il saura mieux vous plaire,
D'après le noble emploi que vous en vouliez faire.

PALAPRAT.

Quoi, Monseigneur, c'est vous qui daignez protéger !....

LE DUC, *avec bonté.*

Eh ! non, c'est un ami qui vient vous obliger ;
Mais avec vous, Messieurs, je suis loin d'être quitte.
Je vous suis redevable : il faut que je m'acquitte.
Hier j'avois besoin de l'hospitalité ;
Ne me l'avez-vous pas donnée avec bonté ?
A mon tour aujourd'hui je vous offre un asile ;
J'ai fait meubler pour vous un pavillon tranquille.

C'est là que vous allez, dans le sein du repos,
Reprendre tous les deux le cours de vos travaux.
Soyez de la nature imitateurs fidèles :
Pour peindre les portraits, observez les modèles ;
Fuyez le faux brillant, cherchez la vérité,
Et vous irez tous deux à la postérité.

72184

FIN.